



HAL
open science

Parole et subjectivité

Flora Bastiani

► **To cite this version:**

Flora Bastiani. Parole et subjectivité. Robert Gauthier. La mauvaise parole, CALS/CPST, pp.153-168, 2013, 978-2-907955-33-1. halshs-04274697

HAL Id: halshs-04274697

<https://shs.hal.science/halshs-04274697>

Submitted on 18 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Bastiani, F. (2013). « Parole et subjectivité ». Dans R. Gauthier et P. Marillaud (dirs.) *La mauvaise parole*. Edition CALS/CPST, p. 153-168.

Existe-t-il une bonne parole et une mauvaise parole en termes phénoménologiques ? À l'occasion de précédents travaux, j'ai abordé la question du rapport entre le dire et le dit dans la philosophie d'Emmanuel Levinas. L'éthique qu'il développe décrit une approche du langage dans le déploiement de la présence. L'humain, tout en s'ouvrant à l'éthique, permet au sens d'émerger dans le monde, porté par un pré-langage, une sorte de langue originaire par laquelle je me mets au service de l'autre.

Dire et dit

Cette description qui remonte avant même la prononciation de tout discours, au moment où se noue la question du langage, parce qu'elle est mise en rapport avec celle du sens (et du pourquoi suis-je là ?) met en évidence l'importance du rôle d'autrui dans le processus langagier.

Car passer du dire au dit consiste chez Levinas, à partir de la naissance d'un possible langage, dans une formation originaire qui s'impose comme une impulsion à exister, une tentative de rendre grâce à la présence d'autrui. Pour résumer, cela signifie que la présence d'autrui devant moi m'ouvre le monde en tant que monde du langage – dans le nœud originaire de ma relation avec lui, que Levinas dans *autrement qu'être*, figure comme la naissance dans les entrailles de l'autre. Et depuis cette présence d'autrui, je ne fais que répondre à l'impulsion qui m'a ouvert le monde.

En quelque sorte on pourrait dire que sur la base de la relation du dire, je suis acculé à l'existence : c'est-à-dire pas seulement une existence biologique simplement intégrée dans le plan ontologique, mais je suis tenu d'exister humainement, autrement dit dans la tension verbale qui ne se termine jamais. Pour le dire autrement, le langage chez Levinas pose la condition de l'existence humaine en tant que relation avec autrui, et cette tension ne trouve pas de résolution. Elle est vouée à se poursuivre parce qu'elle constitue la modalité même de l'être-homme.

L'humanité n'est pas autre chose que l'ouverture en vue de l'autre – en vue d'autrui – et cette ouverture ne cesse jamais de s'ouvrir. Ce que m'impose autrui dans sa présence, voire en me faisant naître, c'est d'exister en tant qu'humain : maintenir l'ouverture ouverte en renouvelant continuellement les tentatives d'aller vers l'autre. C'est là que naît pour Levinas le sens éthique.

La parole entravée par la folie

Les écrits de Levinas portent donc principalement sur ce que l'on pourrait appeler la valeur éthique de l'acte langagier, puisque c'est dans l'expression personnelle que se révèle et se déploie la relation à autrui. Mais ne pourrait-on pas faire l'hypothèse d'une parole an-éthique, étant pour elle-même son propre but, n'ayant pour sens que son propre écho ?

Une parole sans éthique serait une parole qui ne maintient plus l'ouverture initiale parce qu'elle a perdu le sens de la relation avec autrui. C'est chez Henri Maldiney que nous pouvons trouver une approche de la parole en tant que déclin voire échec de l'ouverture à autrui.

Henri Maldiney est un philosophe contemporain, et toujours vivant. Il s'appuie principalement sur la phénoménologie, de même que Levinas, mais il a pour lui cette originalité de s'être intéressé à la maladie psychique. Il a notamment étudié avec les psychiatres Ludwig Binswanger et Leopold Szondi, mais il est également associé à l'avènement de la psychothérapie institutionnelle. Il est l'auteur de différents recueils d'articles dont *Penser l'homme et la folie* et *Regard Parole Espace*.

C'est donc en tant que phénoménologue qu'il aborde la question de la folie. Il ne propose pas une approche « à distance », objectivante, qui tendrait à réifier le fou, mais il resitue la folie dans l'humanité et rassemble finalement les hommes dans une même problématique : celle de l'événement. L'événement fait entrer chaque homme dans un moment de crise, où il surpasse la crise ou y échoue en fonction de ses possibilités. Echouer signifie ici ne pas être en mesure de faire avec l'événement.

Maldiney comprend l'événement comme une rupture profonde dans le cours de l'existence : quelque chose intervient d'imprévu et d'imprévisible, qui remet en question toute l'existence personnelle.

Dans mes travaux actuels, je tends à mettre en relation la philosophie de Levinas et les analyses de Maldiney. Et je vais maintenant essayer de montrer le lien qui fait cheminer de l'une à l'autre de ces approches.

J'ai considéré que Levinas ouvre dans sa philosophie une voie d'approche de l'humain qui est validée par ses analyses de l'éthique. C'est-à-dire que l'éthique décrit en effet un parcours jusqu'à l'autre qui se découvre après coup, en quelque sorte après avoir été parcouru. Mais avant même la description de l'éthique elle-même, donc du sentiment de responsabilité que la relation à autrui m'impose, Levinas pose une question antérieure. Cette question est celle de la formation du sujet.

Comment le sujet advient-il au monde ? Dans la dernière philosophie de Levinas (*Autrement qu'être*) l'origine de l'existence subjective se trouve déjà dans la relation à autrui : en cela que d'une certaine manière c'est autrui qui m'oblige à naître sans me laisser le choix. Au fond de

cette pensée de l'éthique, il y a donc le moment de ce qui apparaît comme un moment pré-historique du sujet – au sens où il est à la fois immémorial et inexprimable. Et ce moment-là met en route la formation du sujet.

C'est à la lumière de Maldiney qu'on peut mieux comprendre ce que signifie cette « mise en route » de la subjectivation. En effet la phénoménologie depuis Husserl enseigne que le sujet n'existe pas en tant que personnalité mais en tant que « faisceau de vécus ». C'est-à-dire qu'au lieu de comprendre chaque individu humain comme correspondant à un contenu arrêté et identitaire (celui-ci est gentil, tel autre méchant et tel autre idiot), ce qui définit l'existence du sujet serait plutôt une dynamique.

L'expérience du monde a lieu sur un mode dynamique et la particularité de cette dynamique constitue l'empreinte d'un sujet. Ceci va absolument dans le sens de Levinas puisque cela implique qu'être un sujet relève de l'appréhension singulière du monde et ne consiste pas à amasser une identité et rester statique.

Ce qu'ajoute Maldiney à cela est l'idée d'un rythme. Et cela il le découvre à partir du contre-exemple de la pathologie psychique. En effet Maldiney se demande ce qui a raté en l'humain pour qu'il soit plongé dans un état d'aliénation tel que la folie. Maldiney considère alors, comme Levinas, que tous les humains se constituent à partir de leur relation avec autrui. Pourtant cette relation apparaît parfois rompue.

On comprend ainsi que la relation que le sujet entretient avec autrui est à l'origine du rythme singulier qui l'anime, et que la pathologie constitue un arrêt du rythme et une rupture du lien avec autrui. Tout se passe comme si le rythme personnel était une danse avec l'autre, dans la relation hétérogène moi-autre qui a fondé ma propre identité, et que l'événement intervenait tout à coup, rendant impossible cette relation rythmique.

Alors que le phénoménologue considère la particularité de l'humain comme sa manière de toujours être « en cours de construction » - *gestaltung* (formation de la forme), l'événement constitue une mise à l'épreuve de cette formation. Le moment de crise existentielle repose sur la question ultime : cette personne va-t-elle recommencer à vivre, ou bien va-t-elle en rester à cet événement ?

En rester à cet événement signifie que le rythme est à l'arrêt face à l'impossibilité à surmonter la crise. La folie consiste ainsi à être coincé à l'endroit d'un seuil impossible à franchir. La raison en est la difficulté profonde à faire avec l'altérité.

L'expression de la relation avec l'autre repose principalement sur le langage. Et cette manière d'être avec l'autre dans l'acte langagier se trouve également affectée par l'incapacité à surpasser la crise.

Il s'agit bien là de considérer la possibilité pour la parole originaire, au sens de Levinas, le Dire, d'échouer.

Le cas du mélancolique

L'échec de la parole est particulièrement étudié par Maldiney dans un article qui s'intitule « Psychose et présence », qui est le premier article de l'ouvrage *Penser l'homme et la folie*.

Lorsque Maldiney se penche sur la parole du psychotique mélancolique, qui n'est que ressassement du passé, il a pour projet de mieux appréhender le cas d'une expression personnelle brisée voire condamnée à ne plus s'ouvrir au possible.

En effet l'incapacité à faire face à l'altérité qui est venue se présenter à travers l'événement, produit un enfermement de la conscience sur elle-même.

La psychose mélancolique s'exprime sous la forme d'une plainte. Maldiney en donne plusieurs exemples : chacun renvoie à une perte irrécupérable toujours sous une forme en deux parties :

« si seulement je n'avais pas... je n'en serais pas là ».

Mais il est intéressant de remarquer que la structure de la mélancolie repose plus sur cette forme langagière fermée que sur le thème lui-même. En effet il peut y avoir des variations du thème mais une constance de la structure qui exprime à chaque fois la perte au passé, signifiant par là une situation qui mêle l'accrochage et le détachement : cette structure allie le plus et le moins, en prenant pour objet de la volonté quelque chose qui est déjà perdu.

Maldiney donne un exemple frappant : un malade qui pendant une année entière ressasse « si je n'avais pas donné ces 4000 francs en garantie, je ne serais pas tombé malade ». Or un jour, cet argent lui est rendu. On pourrait donc espérer une amélioration, la cause étant résolue et finalement l'objet perdu retrouvé. Pourtant le malade continue de se plaindre : il trouve simplement un autre thème pour sa plainte. En sorte que c'est bien la forme circulaire de l'expression qui décrit cette pathologie.

Dans l'article « Psychose et Présence », Maldiney dresse l'analyse détaillée du discours d'une malade, Cécile Munch. A l'occasion d'un voyage en famille en train, le mari de Cécile Munch a échangé sa place avec un ami. Et il se trouve qu'un accident eu lieu, tuant le mari et laissant vivant l'ami. En sorte qu'elle en conclut que le mari avait été tué *à la place* de l'ami.

Maldiney reprend des changements dans la plainte de cette malade, en remarquant qu'elle est toujours construite sur une forme identique : « si... alors ». Trois formes de conditionnelles antécédentes sont observées :

1. *Si mon mari n'avait pas changé de place...*
2. *Si cet homme ne lui avait pas demandé de prendre sa place...*
3. *Si je n'avais pas proposé cette excursion...*

Correspondant à trois formes de conséquences :

1. *Mon mari ne serait pas mort*
2. *Il serait encore là (et je serais heureuse)*
3. *Je n'en serais pas là (malheureuse)*

Maldiney remarque que « la proposition conditionnelle subit un déplacement vers le *Je*, la proposition conséquente un déplacement vers le *là* ». C'est pour lui une progression dans

l'enfermement : la malade réduit le cercle de son existence jusqu'à ce qu'il se restreigne à elle-même.

La plainte finit par rassembler toutes les possibilités de son existence. Son Je est soumis par son impuissance devant un fait qui a déjà eu lieu, auquel elle ne peut plus rien, mais qui continue à l'écraser. Si bien que lorsqu'elle dit « je n'en serais pas là », on peut comprendre que cet endroit où elle est là résume son monde : elle en est là où l'événement l'a arrêtée, parce qu'elle a assimilé l'écrasante présence de l'événement, de l'imprévisible, à son impuissance.

Il faut également souligné quelque chose de frappant : dans l'événement de l'accident, ce qui est ressassé par la malade, ce n'est pas la mort de son mari mais les circonstances de sa mort. Et c'est là une modalité commune à de nombreuses psychoses que de marquer l'arrêt avant de laisser entrer l'événement.

Le ressassement des circonstances, propositions antécédentes, liées à la conséquence, apparaît comme une manière d'éviter l'extrême violence de l'événement. L'altérité est si insurmontable que cette malade ne s'en approche pas, mais reste en amont, là où rien n'aurait encore eu lieu si seulement...

Les conditionnelles viennent comme une défense pour permettre à la malade de survivre à au choc qu'elle a subi. Elle est attachée à ressasser les conditions à la fois pour déjouer l'événement et pour mettre en question ces conditions. Mais ces deux stratégies ne conduisent qu'à l'échec de la malade en tant que personne, puisqu'elle en arrive à se réduire elle-même à la plainte : elle est prisonnière du ressac de sa plainte. Et ce fait l'empêche de mener une vie en mouvement.

Conclusion

Si le pathologique peut anéantir la relation avec le temps et la relation avec autrui, la parole peut-elle encore aider le moi atteint de psychose ? Si plus rien de nouveau ne peut être dit, le mélancolique peut-il encore entendre la parole de l'autre ? Peut-on déverrouiller la parole anéthique et replacer le sujet dans le monde ?

La proposition de Maldiney repose sur la question du rythme. Grâce à la considération d'une existence rythmique qui serait mise à l'arrêt sous l'effet d'un choc, il est envisageable de renouer avec le rythme, de le relancer. La recherche d'une réconciliation avec l'altérité s'effectue avec le thérapeute d'abord dans une relation de personne à personne. En quelque sorte le rythme personnel du thérapeute doit être mis en jeu dans la cure afin d'entraîner le malade à l'approche de l'autre.

Enfin la parole est pensée comme l'expression personnelle d'un sujet. Elle est l'endroit où se lient et se délient les perspectives sur autrui et sur le monde. L'enjeu relationnel qui se concentre dans la parole n'est plus seulement un se-faire-entendre mais un pouvoir-exister.

C'est là un point majeur qui rassemble Levinas et Maldiney : la parole, quel que soit son usage, n'est pas accessoire, mais elle est en mesure d'exprimer l'inscription personnelle dans l'existence.

Maldiney et Levinas se confrontent tous les deux à une même question : que se passe-t-il lorsque je rencontre l'autre ? L'autre peut-être autrui, comme chez Levinas, mais peut aussi être une situation chez Maldiney. L'autre, par sa venue, fait événement. Et cet événement entraîne le sujet dans une crise existentielle.

Chez Levinas, le sujet s'en sort par l'éthique : parce qu'à partir de l'intervention de l'autre, il parvient à intérioriser l'altérité et à reconstruire son existence à partir du traumatisme qu'il a subi (on peut se rappeler des éléments biographiques concernant Levinas).

Avec Maldiney, le problème de départ est strictement le même. Cependant il permet d'approcher une autre modalité de l'existence, celle qui ne se remet pas de l'événement. Celle qui est restée sur le pas de la crise, dans la situation d'impuissance initiale de l'intervention de l'autre.

Et en traitant des formes pathologiques de l'expression existentielle, il me semble que Maldiney nous permet de nous intéresser à la suite de Levinas à la singularité de l'humain.

Car dans le fond, le panorama des modalités d'existence, qu'elles soient pathologiques ou non, décrit l'humain tel qu'il peut être dans le monde. Et l'un et l'autre de ces philosophes nous apprennent que notre existence n'est pas établie, qu'elle n'atteint pas de stabilité ou bien si c'est le cas, c'est en se figeant dans une pathologie. Le propre de l'humain est décrit alors comme son mouvement, son geste toujours en action, et jamais figé.